

AIMÉ CÉSAIRE

# CAHIER D'UN RETOUR AU PAYS NATAI

Deuxième édition

*Préface de PETAR GUBERINA*

Biblioteka WGiSR  
Uniwersytet Warszawski



1096051486

PRÉSENCE AFRICAINE  
42, rue Descartes — PARIS 5<sup>e</sup>

Nr inv. 2901



DU MEME AUTEUR :

LES ARMES MIRACULEUSES (Gallimard).

SOLEIL COU COUPÉ (éditions K).

CORPS PERDU (illustré par Picasso) (Editions France).

DISCOURS SUR LE COLONIALISME (Présence Africaine).

ET LES CHIENS SE TAISENT (tragédie) (Présence Africaine).

FERREMENTS (poèmes). Editions du Seuil.

TOUSSAINT-LOUVERTURE (étude historique) (Club Français du Livre).

*Il a été tiré de l'édition  
originale de cet ouvrage  
20 exemplaires numérotés  
sur pur Lafuma*

© *Présence Africaine*, 1956

Tous droits de reproduction, d'adaptation,  
de traduction, d'émission réservés pour tous pays

## PREFACE

### I

*Tout dort. Est-ce le sommeil de la fatigue physique ? Non. C'est le sommeil du cadavre qui se crispe, car il vit, cadavre, à côté de son vrai sort.*

*« Et dans cette ville inerte, cette foule criarde si étonnamment passée à côté de son cri comme cette ville à côté de son mouvement, de son sens, sans inquiétude, à côté de son vrai cri... cette foule si étrangement bavarde et muette. »*

*Le cadavre se crispe dans toutes ses ramifications : sur son territoire géographique, dans la tourmente de la misère, de l'aboulie et de l'exclusion, véritable enfer de Dante ; sur un territoire étranger, dans l'exclusion et l'aliénation parfois à demi-consciente. Tout est enfer et tout s'effondre en enfer, un enfer d'où sortira « le Jugement dernier sans jugement ». Mais il faut le saisir poétiquement, transfiguré en :*

*« l'échouage hétéroclite, les puanteurs exacerbées de la corruption, les sodomies monstrueuses de l'hostie et du victime, les coltis infranchissables du préjugé et de la sottise, les prostitutions, les hypocrisies, les lubricités, les trahisons, les mensonges... ». Comme humainement il faut savoir y découvrir la triple source de la haine libératrice, de la lutte et de l'amour :*

*« ... Ce que je veux  
c'est pour la faim universelle  
pour la soif universelle  
la sommer libre enfin  
de produire de son intimité close  
la succulence des fruits. »*

*La vérité essentielle que nous dégageons du poème de Césaire : Cahier d'un Retour au pays natal se ramène à ceci : c'est de l'enfer que surgit le paradis. Il faut descendre en enfer pour se purifier.*

*L'enfer est lui-même une abstraction, mais les damnés de cet enfer, exclus, abouliques, en compagnie de la misère, de l'alcool, de l'amoralité, endormis comme leur morne, appellent leurs enfants égarés qui ont été élevés, déformés, exclus et aliénés au Paradis des Blancs.*

*Comment les malheureux d'une part, les aliénés d'autre part, peuvent-ils se rejoindre, alors que le même demiurge les a cinglés de deux fouets différents et jetés tels deux boules aux deux pôles opposés ? A un pôle, vit le père Noir ignorant et affamé :*

*« Les Antilles qui ont faim...*

*... échouées dans la boue de cette baie, dans la poussière de cette ville sinistrement échouées. »*

*A l'autre pôle vit le fils noir qui danse applaudi, qui pénètre dans les plus grands temples*

*du savoir, qui devient administrateur, député, sénateur et ministre :*

« Voyez, je sais comme vous faire des courbettes, comme vous présenter mes hommages, en somme je ne suis pas différent de vous ; ne faites pas attention à ma peau noire : c'est le soleil qui m'a brûlé. »

*Jetés aux deux pôles opposés, sans conscience et sans énergie, enchaînés comme Prométhée, leur nature devient une autre nature :*

« ... et tous zèbres se secouent à leur manière pour faire tomber leurs zébrures en une rosée de lait frais... »

*... Les Blancs disent que c'était un bon nègre, un vrai bon nègre, le bon nègre à son bon maître. »*

*Tout devient ainsi un tourbillon d'enfer et de fatum. Mais dans un espace qui existe. Et dans cet espace, se promènent dans un compagnonnage bon-enfant les êtres humains, les oiseaux, la misère, l'alcool et la mort. Pays des hommes et de la misère. Les hommes ne peuvent pas s'arracher à la misère, non plus que la misère aux hommes.*

*Les hommes sont si misérables qu'on a mal*

*pour eux, et la misère se donne tant de peine pour les torturer constamment qu'on a en quelque sorte pitié de la misère. La misère mérite un poème lyrique autant que les hommes auxquels elle est toujours attachée. Et la mort elle-même sera sympathique au poète. Elle est si familière à ses hommes. Il faut lui donner l'aile de l'oiseau et la splendeur de l'étoile. Elle en sera moins effrayante. Toussaint, Toussaint Louverture mourra plus doucement.*

« c'est un homme seul qui défie les cris blancs de la mort blanche »

.....

*c'est un homme seul qui fascine l'épervier blanc de la mort blanche. »*

*Qui peut enfoncer cette forteresse qui a armé ses guerriers avec des armes forgées pendant quatre cents ans ? Qui rapprochera des malheureux restés chez eux les exclus et les aliénés qui sont partis ? Qui tentera de se dépasser, après avoir trouvé au plus profond de soi le nombril qui le rattache à la terre mère-race ?*

*Il faut être sorcier.*

*Et ce sorcier, c'est le poète qui descendra en enfer, et l'aimera avec tous ses vices et qui se purifiera dans la pourriture de l'enfer. Après vient la destruction. L'anéantissement de l'enfer tout entier dans ses causes et ses conséquences, dans tout ce qui a créé l'aliénation aux deux pôles. Dans cette destruction se manifesteront à titre égal les qualités de toutes les races et un monde nouveau se bâtira avec le concours de toutes les races.*

## II

*Dans son poème Cahier d'un Retour au pays natal le poète Aimé Césaire nous retrace le drame du Nègre prisonnier de son île et celui du Nègre prisonnier de l'exil.*

*C'est le poème de la grande aliénation, de la lutte et de l'espoir qui se déroule tel un drame, en trois actes. Au premier acte, le poète se tourne avec émotion vers son pays natal, sa race et son univers — mais du monde blanc. Avec un pinceau poétique qu'il trempe par moments dans les couleurs de Rabelais, de Rimbaud et de Lautréamont, dans une œuvre entièrement originale, et excep-*

*tionnelle par ses images et par son rythme, Césaire peint la Martinique sous son aspect matériel et psychique. Nous voyons dans ce tableau un monde que la misère a rongé, et rendu inapte à la lutte, mais qui vit pourtant, à certains moments, de sa propre vie et de sa propre force. Même à des moments qui devraient refléter fortement l'influence des Blancs, la race noire prend la parole : à l'église pour Noël :*

*« Et ce ne sont pas seulement les bouches qui chantent, mais les mains, mais les pieds, mais les fesses, mais les sexes, et la créature tout entière qui se liquéfie en sons, voix et rythme. »*

*Mais tout cela est noyé dans :*

*« ... la vie prostrée, on ne sait où dépêcher ses rêves avortés, le fleuve de vie désespérément torpide dans son lit, sans turgescence ni dépression, incertain de fluer, lamentablement vide, la lourde impartilité de l'ennui... »*

*Cette masse ne peut pas lutter. D'autres l'ont oubliée ; elle s'est oubliée elle-même.*

*« Au bout du petit matin, le morne oublié, oubliés de sauter ».*

*La peur s'est emparée d'elle tout entière :*

*« ... de peurs tapies dans les ravins, de peurs*

*juchées dans les arbres, de peurs creusées dans le sol, de peurs en dérive dans le ciel, de peurs amoncelées... »*

*La masse est celle qui réalise :*

*« cette ville inerte et ses au-delà de lèpres, de consommation, de famines... »*

*Tous les maux, les maladies et les vices se sont abattus sur elle :*

*« ...l'essoufflement des lâchetés insuffisantes, l'enthousiasme sans ahan aux poussis surnuméraires, les avidités, les hystéries, les perversions, les arlequinades de la misère, les estropiements, les prurits, les urticaires, les hamacs tièdes de la dégénérescence. Ici la parade des risibles et scrofuleux bubons, les poutures de microbes très étranges, les poisons sans alexitère connu. »*

*La nature elle-même est tombée malade, contaminée par ces maux :*

*« ...la grande nuit immobile, les étoiles plus mortes qu'un balafong crevé »*

*« le bulbe tératique de la nuit, germé de nos bassesses et de nos renoncements... »*

*« ...le morne au sabot inquiet et docile — son sang impaludé met en déroute le soleil de ses pouls surchauffés. »*

*Le poète se décide à partir pour ce monde infernal et maudit, à devenir une partie et un symbole de sa race persécutée.*

*C'est par son arrivée au pays natal que commence le deuxième acte de ce grand poème-drame. Le poète comprend que tous les vices et défauts qu'il décrit et stigmatise au premier acte sont plus fidèles à son sang et plus productifs pour le monde entier que son assimilation au monde blanc. Tout d'un coup, il ne se sent plus isolé. Il prend conscience de son appartenance à la grande race noire qui a bâti tous les continents et qui est dispersée sur tout le globe. En se purifiant de son aliénation européenne, il rejette et stigmatise ce qui est vertu noire aux yeux des Blancs.*

*« Par une inattendue et bienfaisante révolution intérieure, j'honore maintenant mes laideurs repoussantes. »*

*Saisi d'horreur par son assimilation européenne qui l'a amené un jour à avoir honte d'un Noir dans un tramway le poète se tourne complètement vers les siens et cherche le chemin de sa race, chemin dont sa race a perdu la trace au milieu des souffrances et de la misère.*

*Le poète s'arme de tous les traits vrais et my-*



*thologiques de sa race et se dresse contre tous les mots et toutes les valeurs des Blancs qui ont permis aux Blancs de transformer les Noirs en cadavres :*

*« Parce que nous vous haïssons vous et votre raison, nous nous réclamons de la démence précoce de la folie flambante du cannibalisme tenace. »*

*La « raison » qui a anéanti les civilisations noires et transformé les Noirs en cadavres, doit être ce qu'en dépit des mots, mais d'après le sens véritable, on appelle « cannibalisme et folie ».*

*C'est pourquoi il faut désigner ce qui crée la vie et les civilisations par un mot qui soit le contraire de « raison », et c'est la « folie » :*

*« Comptons ;  
la folie qui se souvient  
la folie qui hurle  
la folie qui voit  
la folie qui se déchaîne*

*Telle est la sublime création poétique du poète noir qui connaît la philosophie européenne, le vo-*

*cabulaire français et les multiples sens des mots comme peu d'Européens.*

*Dans cette vérité poétique, les données mathématiques et la nature tout entière doivent s'opposer — au sens poétique — à l'enseignement des hommes bornés, fossoyeurs de la race noire :*

*« Et vous savez le reste  
Que 2 et 2 font 5  
que la forêt miaule  
que l'arbre tire les marrons du feu  
que le ciel se lisse la barbe  
et cætera et cætera... »  
et caetera et caetera... »*

*Le poète s'enorgueillit de sa race qui peut donner au monde plus que n'a donné jusqu'à ce jour la raison européenne :*

*« Eia pour ceux qui n'ont jamais rien inventé...  
mais ils s'abandonnent, saisis, à l'essence de toute chose  
ignorants des surfaces mais saisis par le mouvement de toute chose*

.....

*poreux à tous les souffles du monde  
aire fraternelle de tous les souffles du monde.  
.....*

*Après avoir connu en enfer les grandeurs de sa race, et être devenu une partie de ce cadavre, le poète annonce, menaçant, la lutte pour la libération de sa race. Il comprend que tous ceux qui se sont détachés de sa race, sont en effet au service des Blancs ; il préfère assimiler tous les vices de son pays plutôt que de devenir « un bon nègre » tel que le conçoivent les Blancs.*

*Le poète sent que la peur et l'aboulie vont disparaître et que les Noirs seront bientôt prêts pour la lutte :*

*« Je dis hurrah ! La vieille négritude progressivement se cadavérise. »*

*C'est ici que prend fin le deuxième acte.*

*Troisième acte : Les Noirs se lèvent, se défaisant de leur lâcheté et de leur servilité. Le poète se met à leur tête :*

*« Faites-moi commissaire de son sang  
faites-moi dépositaire de son ressentiment. »*

*Le poète met les vertus de sa race au service de la libération du monde entier :*

*« c'est pour la faim universelle  
pour la soif universelle »  
Mais de façon à ce que la race noire reste elle-même :  
« Et le grand trou noir où je voulais me noyer  
l'autre lune  
C'est là que je veux pêcher maintenant  
la langue maléfique de la nuit en son immobile  
verrison !*

### III

*Telle est la progression dramatique de l'action, qui a permis à Césaire de retracer le problème de l'exclusion et de l'aliénation noire — en premier lieu la sienne — dans le monde des Blancs et sous la domination des Blancs.*

*La crispation qu'on sent dans tout le poème résulte de la lutte permanente du poète pour se débarrasser de l'accumulation des biens blancs qu'il redoute tels les cadeaux des Danaens. Malgré sa profonde culture et l'aspect positif des connaissances européennes dont il s'est grisé, le poète sent qu'il faut tenir l'âme noire éveillée et qu'il y a*

*dans cette âme des qualités surpassant en puissance les résultats de la culture européenne qui a oublié l'homme et intégré dans sa civilisation le fouet, le lynchage et la mort. Dans une conception de ce genre, la culture européenne doit aboutir à la négation de l'humanité. La raison risque de se transformer en cécité étant obnubilée par la restriction de la liberté.*

*Le poème de Césaire devient ainsi un poème en faveur de la liberté de l'homme en général.*

*Mais avant tout, l'homme doit conquérir sa propre liberté, et se libérer de tout ce qui le maintient dans la servitude. Même au prix du sang. Au prix de l'apocalypse et de la destruction.*

*Le morne ne doit pas rester là à dormir. Il doit se lever et s'allier au vent dont l'un des bords est rattaché au nombril biologique et poétique de son milieu.*

*Et tout ce qui dormait et était cadavre, peut se réveiller. Le morne se dressera, car le poète — dont le morne n'est qu'un symbole — se purifiera dans ce même enfer qui a rendu le morne immobile. Le cadavre se « décadavérise » : le poète en tant que son propre symbole humain et le symbole des Noirs éduqués par des Européens lui rend*

*l'âme de ses ancêtres. Car les morts vivent en Afrique et veillent sur les vivants. Leur âme, lorsqu'elle rentre dans un cadavre qui est devenu un cadavre sous la domination des Blancs, animera le cadavre et lui donnera une vie libre qui luttera aussi pour la liberté des Blancs eux-mêmes.*

*Ainsi morne endormi, cadavre, enfer, destruction, apocalypse et liberté ne font qu'un avec le poète ; ils le symbolisent ; et le poète les incarne dans sa vie d'homme et dans son drame poétique. Césaire ne se contente pas d'être Noir, il veut devenir Nègre. Seul un Noir Nègre peut être heureux, peut remplir son devoir d'homme et de poète envers sa propre race et envers l'humanité tout entière où la grande poésie assume une fonction révolutionnaire et libératrice pour l'être humain et pour elle-même. Le Cahier d'un Retour au pays natal en est un document grandiose et pertinent.*

Petar GUBERINA  
Professeur à l'Université  
de Zagreb.

Au bout du petit matin...

Va-t-en, lui disais-je, gueule de flic, gueule de vache, va-t-en je déteste les larbins de l'ordre et les hannetons de l'espérance. Va-t-en mauvais gris-gris, punaise de moinillon. Puis je me tournais vers des paradis pour lui et les siens perdus, plus calme que la face d'une femme qui ment, et là, bercé par les effluves d'une pensée jamais lasse je nourrissais le vent, je délaçais les monstres et j'entendais monter de l'autre côté du désastre, un fleuve de tourterelles et de trèfles de la savane que je porte toujours dans mes profondeurs à hauteur inverse

du vingtième étage des maisons les plus insolentes et par précaution contre la force putréfiante des ambiances crépusculaires, arpentée nuit et jour d'un sacré soleil vénérien.

Au bout du petit matin bourgeonnant d'anses frêles les Antilles qui ont faim, les Antilles grêlées de petite vérole, les Antilles dynamitées d'alcool, échouées dans la boue de cette baie, dans la poussière de cette ville sinistrement échouées.

Au bout du petit matin, l'extrême, trompeuse désolée eschare sur la blessure des eaux ; les martyrs qui ne témoignent pas ; les fleurs du sang qui se fanent et s'éparpillent dans le vent inutile comme des cris de perroquets babillards ; une vieille vie menteusement souriante, ses lèvres ouvertes d'angoisses désaffectées ; une vieille misère pourissant sous le soleil, silencieusement ; un vieux silence crevant de pustules tièdes, l'affreuse inanité de notre raison d'être.

Au bout du petit matin, sur cette plus fragile épaisseur de terre que dépasse de façon humiliante son grandiose avenir — les volcans éclateront,

l'eau nue emportera les taches mûres du soleil et il ne restera plus qu'un bouillonnement tiède picoré d'oiseaux marins — la plage des songes et l'insensé réveil.

Au bout du petit matin, cette ville plate — étalée, trébuchée de son bon sens, inerte, essoufflée sous son fardeau géométrique de croix éternellement recommençante, indocile à son sort, muette, contrariée de toutes façons, incapable de croître selon le suc de cette terre, embarrassée, rognée, réduite, en rupture de faune et de flore.

Au bout du petit matin, cette ville plate — étalée...

Et dans cette ville inerte, cette foule criarde si étonnamment passée à côté de son cri comme cette ville à côté de son mouvement, de son sens, sans inquiétude, à côté de son vrai cri, le seul qu'on eût voulu l'entendre crier parce qu'on le sent sien lui seul ; parce qu'on le sent habiter en elle dans quelque refuge profond d'ombre et d'orgueil, dans cette ville inerte, cette foule à côté de son cri de faim, de misère, de révolte, de haine, cette foule si étrangement bavarde et muette.

Dans cette ville inerte, cette étrange foule qui ne s'entasse pas, ne se mêle pas : habile à découvrir le point de désencastration, de fuite, d'esquive. Cette foule qui ne sait pas faire foule, cette foule, on s'en rend compte, si parfaitement seule sous ce soleil, à la façon dont une femme, toute on eût cru à sa cadence lyrique, interpelle brusquement une pluie hypothétique et lui intime l'ordre de ne pas tomber ; ou à un signe rapide de croix sans mobile visible ; ou à l'animalité subitement grave d'une paysanne, urinant debout, les jambes écartées, roides.

Dans cette ville inerte, cette foule désolée sous le soleil, ne participant à rien de ce qui s'exprime, s'affirme, se libère au grand jour de cette terre sienne. Ni à l'impératrice Joséphine des Français rêvant très haut au-dessus de la négraille. Ni au libérateur figé dans sa libération de pierre blanchie. Ni au conquistador. Ni à ce mépris, ni à cette liberté, ni à cette audace.

Au bout du petit matin, cette ville inerte et ses au-delà de lèpres, de consommation, de famines, de peurs tapies dans les ravins, de peurs juchées dans

les arbres, de peurs creusées dans le sol, de peur en dérive dans le ciel, de peurs amoncelées et ses fumerolles d'angoisse.

Au bout du petit matin, le morne oublié, oublié de sauter

Au bout du petit matin, le morne au sabot inquiet et docile — son sang impaludé met en dérouté le soleil de ses pouls surchauffés

Au bout du petit matin, l'incendie contenu du morne, comme un sanglot que l'on a bâillonné au bord de son éclatement sanguinaire, en quête d'une ignition qui se dérobe et se méconnaît

Au bout du petit matin, le morne accroupi devant la boulimie aux aguets de foudres et de moulins, lentement vomissant ses fatigues d'hommes, le morne seul et son sang répandu, le morne et ses pansements d'ombre, le morne et ses rigoles de peur, le morne et ses grandes mains de vent.

Au bout du petit matin, le morne famélique et nul ne sait mieux que ce morne bâtard pourquoi

le suicidé s'est étouffé avec complicité de son hypoglosse en retournant sa langue pour l'avalier ; pourquoi une femme semble faire la planche à la rivière Capot (son corps lumineusement obscur s'organise docilement au commandement du nombril) mais elle n'est qu'un paquet d'eau sonore

Et ni l'instituteur dans sa classe, ni le prêtre au catéchisme ne pourront tirer un mot de ce négrillon somnolent, malgré leur manière si énergique à tous deux de tambouriner son crâne tondu, car c'est dans les marais de la faim que s'est enlisée sa voix d'inanition, (un mot-un-seul-mot et je-vous-en-tiens-quitte-de-la-reine-Blanche-de-Castille, un-mot-un-seul-mot, voyez-vous-ce-petit-sauvage-qui-ne-sait-pas-un-seul-des-dix-commandements-de-Dieu)

car sa voix s'oublie dans les marais de la faim, et il n'y a rien, rien à tirer vraiment de ce petit vaurien,

qu'une faim qui ne sait plus grimper aux agrès de sa voix

une faim lourde et veule,

une faim ensevelie au plus profond de la Faim de ce morne famélique

Au bout du petit matin, l'échouage hétéroclite, les puanteurs exacerbées de la corruption, les sodomies monstrueuses de l'hostie et du victime, les coltis infranchissables du préjugé et de la sottise, les prostitutions, les hypocrisies, les lubricités, les trahisons, les mensonges, les faux, les concussions — l'essoufflement des lâchetés insuffisantes, l'enthousiasme sans ahan aux poussis surnuméraires, les avidités, les hystéries, les perversions, les arlequinades de la misère, les estropiements, les purits, les urticaires, les hamacs tièdes de la dégénérescence. Ici la parade des risibles et scrofuleux bubons, les poutures de microbes très étranges, les poisons sans alexitère connu, les sanies de plaies bien antiques, les fermentations imprévisibles d'espèces putrescibles.

Au bout du petit matin, la grande nuit immobile, les étoiles plus mortes qu'un balafong crevé,

le bulbe tératique de la nuit, germé de nos bassesses et de nos renoncements.

Et nos gestes imbéciles et fous pour faire revivre l'éclaboussement d'or des instants favorisés, le cordon ombilical restitué à sa splendeur fragile,

le pain, et le vin de la complicité, le pain, le vin, le sang des épousailles véridiques.

Et cette joie ancienne m'apportant la connaissance de ma présente misère, une route bossuée qui pique une tête dans un creux où elle éparpille quelques cases ; une route infatigable qui charge à fond de train un morne en haut duquel elle s'enlise brutalement dans une mare de maisons pataudes, une route follement montante, témé- rairement descendante, et la carcasse de bois comiquement juchée sur de minuscules pattes de ciment que j'appelle « notre maison », sa coiffure de tôle ondulant au soleil comme une peau qui sèche, la salle à manger, le plancher grossier où luisent des têtes de clous, les solives de sapin et d'ombre qui courent au plafond, les chaises de paille fantômes, la lumière grise de la lampe, celle vernissée et rapide des cancrelats qui bourdonne à faire mal...

Au bout du petit matin, ce plus essentiel pays restitué à ma gourmandise, non de diffuse tendresse, mais la tourmentée concentration sensuelle du gras téton des mornes avec l'accidentel palmier

comme son germe durci, la jouissance saccadée des torrents et depuis Trinité jusqu'à Grand-Rivière, la grand'lèche hystérique de la mer.

Et le temps passait vite, très vite.

Passés août où les manguiers pavoisent de toutes leurs lunules, septembre l'accoucheur de cyclones, octobre le flambeur de cannes, novembre qui ronronne aux distilleries, c'était Noël qui commençait.

Il s'était annoncé d'abord Noël par un picotement de désirs, une soif de tendresses neuves, un bourgeonnement de rêves imprécis, puis il s'était envolé tout à coup dans le froufrou violet de ses grandes ailes de joie, et alors c'était parmi le bourg sa vertigineuse retombée qui éclatait la vie des cases comme une grenade trop mûre.

Noël n'était pas comme toutes les fêtes. Il n'aimait pas à courir les rues, à danser sur les places publiques, à s'installer sur les chevaux de bois, à profiter de la cohue pour pincer les femmes, à lancer des feux d'artifice au front des tamariniers. Il avait l'agoraphobie, Noël. Ce qu'il lui fallait c'était toute une journée d'affairement, d'appréts, de cuisinages, de nettoyages, d'inquiétudes,

de-peur-que-ça-ne-suffise-pas,  
 de-peur-que-ça-ne-manque,  
 de-peur-qu'on-ne-s'embête,  
 puis le soir une petite église pas intimidante, qui se laissât emplir bienveillamment par les rires, les chuchotis, les confidences, les déclarations amoureuses, les médisances et la cacophonie gutturale d'un chantage bien d'attaque et aussi de gais copains et de franches luronnes et des cases aux entrailles riches en succulences, et pas regardantes, et l'on s'y parque une vingtaine, et la rue est déserte, et le bourg n'est plus qu'un bouquet de chants, et l'on est bien à l'intérieur, et l'on en mange du bon, et l'on en boit du réjouissant et il y a du boudin, celui étroit de deux doigts qui s'enroule en volubile, celui large et trapu, le bénin à goût de serpolet, le violent à incandescence pimentée, et du café brûlant et de l'anis sucré et du punch au lait, et le soleil liquide des rhums, et toutes sortes de bonnes choses qui vous imposent autoritairement les muqueuses ou vous les distillent en ravissements, ou vous les tissent de fragrances, et l'on rit, et l'on chante, et les refrains fusent à perte de vue comme des cocotiers :

ALLELUIA  
 KYRIE ELEISON... LEISON... LEISON,  
 CHRISTE ELEISON... LEISON... LEISON.

Et ce ne sont pas seulement les bouches qui chantent, mais les mains, mais les pieds, mais les fesses, mais les sexes, et la créature tout entière qui se liquéfie en sons, voix et rythme.

Arrivée au sommet de son ascension, la joie crève comme un nuage. Les chants ne s'arrêtent pas, mais ils roulent maintenant inquiets et lourds par les vallées de la peur, les tunnels de l'angoisse et les feux de l'enfer.

Et chacun se met à tirer par la queue le diable le plus proche, jusqu'à ce que la peur s'abolisse insensiblement dans les fines sablures du rêve, et l'on vit comme dans un rêve véritablement, et l'on boit et l'on crie et l'on chante comme dans un rêve, et l'on somnole aussi comme dans un rêve avec des paupières en pétales de rose, et le jour vient velouté comme une sapotille, et l'odeur du purin des cacaoyers, et les dindons qui égrènent leurs pustules rouges au soleil, et l'obsession des cloches, et la pluie,

les cloches... la pluie...

qui tintent, tintent, tintent...

Au bout du petit matin, cette ville plate — étalée...

Elle rampe sur les mains sans jamais aucune envie de vriller le ciel d'une stature de protestation. Les dos des maisons ont peur du ciel truffé de feu, leurs pieds des noyades du sol, elles ont opté de se poser superficielles entre les surprises et les perfidies. Et pourtant elle avance la ville. Même qu'elle paît tous les jours plus outre sa marée de corridors carrelés, de persiennes pudibondes, de cours gluantes, de peintures qui dégoulinent. Et de petits scandales étouffés, de petites hontes tues, de petites haines immenses pétrissent en bosses et creux les rues étroites où le ruisseau grimace longitudinalement parmi l'étron...

Au bout du petit matin, la vie prostrée, on ne sait où dépêcher ses rêves avortés, le fleuve de vie désespérément torpide dans son lit, sans turgescence ni dépression, incertain de fluer, lamentablement vide, la lourde impartialité de l'ennui, répartissant l'ombre sur toutes choses égales, l'air stagnant sans une trouée d'oiseau clair.

Au bout du petit matin, une autre petite maison qui sent très mauvais dans une rue très étroite, une maison minuscule qui abrite en ses entrailles de bois pourri des dizaines de rats et la turbulence de mes six frères et sœurs, une petite maison cruelle dont l'intransigeance affole nos fins de mois et mon père fantasque grignoté d'une seule misère, je n'ai jamais su laquelle, qu'une imprévisible sorcellerie assoupit en mélancolique tendresse ou exalte en hautes flammes de colère ; et ma mère dont les jambes pour notre faim inlassable pédalent, pédalent de jour, de nuit, je suis même réveillé la nuit par ces jambes inlassables qui pédalent la nuit et la morsure âpre dans la chair molle de la nuit d'une Singer que ma mère pédale, pédale pour notre faim et de jour et de nuit.

Au bout du petit matin, au delà de mon père, de ma mère, la case gerçant d'ampoules, comme un pêcher tourmenté de la cloque, et le toit aminci, rapiécé de morceaux de bidon de pétrole, et ça fait des marais de rouillure dans la pâte grise sordide empuantie de la paille, et quand le vent siffle, ces disparates font bizarre le bruit, comme un crépitement de friture d'abord, puis comme un tison que l'on plonge dans l'eau avec la fumée des

brindilles qui s'envole... Et le lit de planches d'où s'est levée ma race, tout entière ma race de ce lit de planches, avec ses pattes de caisses de Kérosine, comme s'il avait l'éléphantiasis le lit, et sa peau de cabri, et ses feuilles de banane séchées, et ses haillons, une nostalgie de matelas le lit de ma grand-mère (Au-dessus du lit, dans un pot plein d'huile un lumignon dont la flamme danse comme un gros ravel... sur le pot en lettres d'or : MERCI).

Et une honte, cette rue Paille,

un appendice dégoûtant comme les parties honteuses du bourg qui étend à droite et à gauche, tout au long de la route coloniale, la houle grise de ses toits d'aissantes. Ici il n'y a que des toits de paille que l'embrun a brunis et que le vent épile.

Tout le monde la méprise la rue Paille. C'est là que la jeunesse du bourg se débauche. C'est là surtout que la mer déverse ses immondices, ses chats morts et ses chiens crevés. Car la rue débouche sur la plage, et la plage ne suffit pas à la rage écumante de la mer.

Une détresse cette plage elle aussi, avec ses tas

d'ordure pourrissant, ses croupes furtives qui se soulagent, et le sable est noir, funèbre, on n'a jamais vu un sable si noir, et l'écume glisse dessus en glapissant, et la mer la frappe à grands coups de boxe, ou plutôt la mer est un gros chien qui lèche et mord la plage aux jarrets, et à force de la mordre elle finira par la dévorer, bien sûr, la plage et la rue Paille avec.

Au bout du petit matin, le vent de jadis qui s'élève, des fidélités trahies, du devoir incertain qui se dérobe et cet autre petit matin d'Europe...

Partir.

Comme il y a des hommes-hyènes et des hommes-panthères, je serais un homme-juif  
un homme-cafre  
un homme-hindou-de-Calcutta  
un homme-de-Harlem-qui-ne-vote-pas

L'homme - famine, l'homme - insulte, l'homme-torture on pouvait à n'importe quel moment le saisir le rouer de coups, le tuer — parfaitement le tuer — sans avoir de compte à rendre à personne sans avoir d'excuses à présenter à personne

un homme-juif  
 un homme-pogrom  
 un chiot  
 un mendigot

mais est-ce qu'on tue le Remords, beau comme  
 la face de stupeur d'une dame anglaise qui trou-  
 verait dans sa soupière un crâne de Hottentot ?

Je retrouverais le secret des grandes communi-  
 cations et des grandes combustions. Je dirais orage.  
 Je dirais fleuve. Je dirais tornade. Je dirais feuille.  
 Je dirais arbre. Je serais mouillé de toutes les  
 pluies, humecté de toutes les rosées. Je roulerais  
 comme du sang frénétique sur le courant lent de  
 l'œil des mots en chevaux fous en enfants frais  
 en caillots en couvre-feu en vestiges de temple en  
 pierres précieuses assez loin pour décourager les  
 mineurs. Qui ne me comprendrait pas ne compren-  
 drait pas davantage le rugissement du tigre.

Et vous fantômes montez bleus de chimie d'une  
 forêt de bêtes traquées de machines tordues d'un  
 jujubier de chairs pourries d'un panier d'huîtres  
 d'yeux d'un laci de lanières découpées dans le  
 beau sisal d'une peau d'homme j'aurais des mots

assez vastes pour vous contenir et toi terre tendue  
 terre saoule  
 terre grand sexe levé vers le soleil  
 terre grand délire de la mentule de Dieu  
 terre sauvage montée des resserres de la mer avec  
 dans la bouche une touffe de cécropies  
 terre dont je ne puis comparer la face houleuse  
 qu'à la forêt vierge et folle que je souhaiterais  
 pouvoir en guise de visage montrer aux yeux  
 indéchiffreurs des hommes  
 il me suffirait d'une gorgée de ton lait jiculi pour  
 qu'en toi je découvre toujours à même distance  
 de mirage — mille fois plus natale et dorée d'un  
 soleil que n'entame nul prisme — la terre où tout  
 est libre et fraternel, ma terre

Partir. Mon cœur bruissait de générosités em-  
 phatiques. Partir... j'arriverais lisse et jeune dans  
 ce pays mien et je dirais à ce pays dont le limon  
 entre dans la composition de ma chair : « J'ai  
 longtemps erré et je reviens vers la hideur désertée  
 de vos plaies ».

Je viendrais à ce pays mien et je lui dirais.  
 « Embrassez-moi sans crainte... Et si je ne sais que  
 parler, c'est pour vous que je parlerai ».

Et je lui dirais encore :

« Ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche, ma voix, la liberté de celles qui s'affaissent au cachot du désespoir ».

Et venant je me dirais à moi-même :

« Et surtout mon corps aussi bien que mon âme, gardez-vous de vous croiser les bras en l'attitude stérile du spectateur, car la vie n'est pas un spectacle, car une mer de douleurs n'est pas un prosœnium, car un homme qui crie n'est pas un ours qui danse... ».

Et voici que je suis venu !

De nouveau cette vie clopinante devant moi, non pas cette vie, cette mort, cette mort sans sens ni piété, cette mort où la grandeur piteusement échoue, l'éclatante petitesse de cette mort, cette mort qui clopine de petitesse en petitesse ; ces pelletées de petites avidités sur le conquistador ; ces pelletées de petits larbins sur le grand sauvage, ces pelletées de petites âmes sur le Caraïbe aux trois âmes, et toutes ces morts futiles absurdités sous l'éclaboussement de ma conscience ouverte

tragiques futilités éclairées de cette seule noctiluque

et moi seul, brusque scène de ce petit matin où fait le beau l'apocalypse des monstres puis, chavirée, se tait

chaude élection de cendres, de ruines et d'affaisements

— Encore une objection ! une seule, mais de grâce une seule : je n'ai pas le droit de calculer la vie à mon empan fuligineux ; de me réduire à ce petit rien ellipsoïdal qui tremble à quatre doigts au-dessus de la ligne, moi homme, d'ainsi bouleverser la création, que je me comprenne entre latitude et longitude !

Au bout du petit matin,  
la mâle soif et l'entêté désir,  
me voici divisé des oasis fraîches de la fraternité  
ce rien pudique frise d'échardes dures  
cet horizon trop sûr tressaille comme un géolier.

Ton dernier triomphe, corbeau tenace de la Trahison.

Ce qui est à moi, ces quelques milliers de mor-

tiférés qui tournent en rond dans la calebasse d'un île et ce qui est à moi aussi, l'archipel arqué comme le désir inquiet de se nier, on dirait une anxiété maternelle pour protéger la ténuité plus délicate qui sépare l'une de l'autre Amérique ; et ses flancs qui secrètent pour l'Europe la bonne liqueur d'un Gulf Stream, et l'un des deux versants d'incandescence entre quoi l'Equateur funambule vers l'Afrique. Et mon île non-clôture, sa claire audace debout à l'arrière de cette polynésie, devant elle, la Guadeloupe fendue en deux de sa raie dorsale et de même misère que nous, Haïti où la négritude se mit debout pour la première fois et dit qu'elle croyait à son humanité et la comique petite queue de la Floride où d'un nègre s'achève la strangulation, et l'Afrique gigantesquement chenillant jusqu'au pied hispanique de l'Europe, sa nudité où la Mort fauche à larges andains.

Et je me dis Bordeaux et Nantes et Liverpool et New-York et San-Francisco pas un bout de ce monde qui ne porte mon empreinte digitale

et mon calcanéum sur le dos des gratte-ciel et ma crasse  
dans le scintillement des gemmes !  
Qui peut se vanter d'avoir mieux que moi ?  
Virginie. Tennessee. Géorgie. Alabama  
Putréfactions monstrueuses de révoltes  
inopérantes,  
marais de sang putrides  
trompettes absurdement bouchées  
Terres rouges, terres sanguines, terres  
consanguines.

Ce qui est à moi aussi : une petite  
cellule dans le Jura,  
une petite cellule, la neige la double de  
barreaux blancs  
la neige est un géôlier blanc qui monte  
la garde devant une prison

Ce qui est à moi  
c'est un homme seul emprisonné de  
blanc  
c'est un homme seul qui défie les cris  
blancs de la mort blanche  
(TOUSSAINT, TOUSSAINT)

## LOUVERTURE)

c'est un homme qui fascine l'éper-  
 vier blanc de la mort blanche  
 c'est un homme seul dans la mer infé-  
 conde de sable blanc  
 c'est un moricaud vieux dressé contre  
 les eaux du ciel  
 La mort décrit un cercle brillant au-  
 dessus de cet homme  
 la mort étoile doucement au-dessus de  
 sa tête  
 la mort souffle, folle, dans la cannaie  
 mûre de ses bras  
 la mort galope dans la prison comme  
 un cheval blanc  
 la mort luit dans l'ombre comme des  
 yeux de chat  
 la mort hoquète comme l'eau sous les  
 Cayes  
 la mort est un oiseau blessé  
 la mort décroît  
 la mort vacille  
 la mort est un patyura ombrageux  
 la mort expire dans une blanche mare  
 de silence.

Gonflements de nuit aux quatre coins  
 de ce petit matin  
 soubresauts de mort figée  
 destin tenace  
 cris debout de terre muette  
 la splendeur de ce sang n'éclatera-t-elle point ?

Au bout du petit matin ces pays sans stèle, ces  
 chemins sans mémoire, ces vents sans tablette.

Qu'importe ?

Nous dirions. Chanterions. Hurlerions.

Voix pleine, voix large, tu serais notre bien,  
 notre pointe en avant.

Des mots ?

Ah oui, des mots !

Raison, je te sacre vent du soir.

Bouche de l'ordre ton nom ?

Il m'est corolle du fouet.

Beauté je t'appelle pétition de la  
 pierre.

Mais ah ! la rauque contrebande  
 de mon rire

Ah ! mon trésor de salpêtre !

Parce que nous vous haïssons vous et

votre raison, nous nous réclamons de la  
démence précoce de la folie flambante  
du cannibalisme tenace

Trésor, comptons :  
la folie qui se souvient  
la folie qui hurle  
la folie qui voit  
la folie qui se déchaîne

Et vous savez le reste

Que 2 et 2 font 5  
que la forêt miaule  
que l'arbre tire les marrons du feu  
que le ciel se lisse la barbe  
et caetera et caetera...

Qui et quels nous sommes ? Admirable  
question !  
A force de regarder les arbres je suis  
devenu un arbre et mes longs pieds  
d'arbre ont creusé dans le sol de larges  
sacs à venin de hautes villes d'ossements  
à force de penser au Congo

je suis devenu un Congo bruissant de  
forêts et de fleuves  
où le fouet claque comme un grand  
étendard  
l'étendard du prophète  
où l'eau fait  
likouala-likouala  
où l'éclair de la colère lance sa hache  
verdâtre et force les sangliers de la  
putréfaction dans la belle orée violente  
des narines.

Au bout du petit matin le soleil qui  
toussotte et crache ses poumons

Au bout du petit matin  
un petit train de sable  
un petit train de mousseline  
un petit train de grains de maïs

Au bout du petit matin  
un grand galop de pollen  
un grand galop d'un petit train de  
petites filles  
un grand galop de colibris

un grand galop de dagues pour défon-  
cer la poitrine de la terre

douaniers anges qui montez aux portes  
de l'écume la garde des prohibitions

je déclare mes crimes et qu'il n'y a rien à  
dire pour ma défense.

Danses. Idoles. Relaps. Moi aussi

J'ai assassiné Dieu de ma paresse de  
mes paroles de mes gestes de mes chan-  
sons obscènes

J'ai porté des plumes de perroquet des  
dépouilles de chaï musqué

J'ai lassé la patience des missionnaires  
insulté les bienfaiteurs de l'humanité.

Défié Tyr. Défié Sidon.

Adoré le Zambèze.

L'étendue de ma perversité me con-  
fond !

Mais pourquoi brousse impénétrable  
encore cacher le vif zéro de ma mendi-

cité et par un souci de noblesse apprise  
ne pas entonner l'horrible bond de ma  
laideur pahouine ?

voum rooh oh

voum rooh oh

à charmer les serpents à conjurer  
les morts

voum rooh oh

à contraindre la pluie à contrarier  
les raz de marée

voum rooh oh

à empêcher que ne tourne l'ombre  
voum rooh oh que mes cieux à moi  
s'ouvrent

— moi sur une route, enfant, mâchant  
une racine de canne à sucre

— traîné homme sur une route san-  
glante une corde au cou

— debout au milieu d'un cirque im-  
mense, sur mon front noir une couronne  
de daturas

voum rooh  
 s'envoler  
 plus haut que le frisson plus haut  
 que les sorcières vers d'autres étoiles  
 exaltation féroce de forêts et  
 de montagnes déracinées à l'heure  
 où nul n'y pense  
 les îles liées pour mille ans !

voum rooh oh  
 pour que revienne le temps de pro-  
 mission  
 et l'oiseau qui savait mon nom  
 et la femme qui avait mille noms  
 de fontaine de soleil et de pleurs  
 et ses cheveux d'alevin  
 et ses pas mes climats  
 et ses yeux mes saisons  
 et les jours sans nuisance  
 et les nuits sans offense  
 et les étoiles de confiance  
 et le vent de connivence  
 Mais qui tourne ma voix ? qui écorche  
 ma voix ? Me fourrant dans la  
 gorge mille crocs de bambou. Mille

pieux d'oursin. C'est toi sale bout  
 de monde. Sale bout de petit matin.  
 C'est toi sale haine. C'est toi poids  
 de l'insulte et cent ans de coups  
 de fouet. C'est toi cent ans de ma  
 patience, cent ans de mes soins  
 juste à ne pas mourir.  
 rooh oh

nous chantons les fleurs vénéneuses  
 éclatant dans des prairies furibondes ;  
 les ciels d'amour coupés d'embolie ; les  
 matins épileptiques ; le blanc embrase-  
 ment des sables abyssaux, les descentes  
 d'épaves dans les nuits foudroyées  
 d'odeurs fauves.

Qu'y puis-je ?

Il faut bien commencer.

Commencer quoi ?

La seule chose au monde qu'il vaille la  
 peine de commencer ;

La Fin du monde parbleu.

Tourte

ô tourte de l'effroyable automne  
où poussent l'acier neuf et le béton  
vivace  
tourte ô tourte  
où l'air se rouille en grandes plaques  
d'allégresse mauvaise  
où l'eau sanieuse balafre les grandes  
joues solaires  
je vous hais

on voit encore des madras aux reins  
des femmes des anneaux à leurs oreilles  
des sourires à leurs bouches des enfants  
à leurs mamelles et j'en passe :  
ASSEZ DE CE SCANDALE !

Alors voilà le grand défi et l'impulsion  
sataniques et l'insolente  
dérive nostalgique de lunes rousses,  
de feux verts, de fièvres jaunes !

En vain dans la tiédeur de votre gorge

mûrissez-vous vingt fois la même pauvre  
consolation que nous sommes des  
marmonneurs de mots

Des mots ? quand nous manions des  
quartiers de monde, quand nous épousons  
des continents en délire, quand  
nous forçons de fumantes portes,  
des mots, ah oui, des mots ! mais  
des mots de sang frais, des mots qui sont  
des raz-de-marée et des érésipèles  
des paludismes et des laves et des feux  
de brousse, et des flambées de chair,  
et des flambées de villes...

Sachez-le bien :

je ne joue jamais si ce n'est à l'an mil  
je ne joue jamais si ce n'est à la Grande  
Peur

Accommodez-vous de moi. Je ne m'ac-  
commode pas de vous !

Parfois on me voit d'un grand geste du  
cerveau, happer un nuage trop rouge

ou une caresse de pluie, ou un prélude  
du vent,  
ne vous tranquillisez pas outre mesure :

Je force la membrane vitelline qui me  
sépare de moi-même,

Je force les grandes eaux qui me ceintu-  
rent de sang

C'est moi rien que moi qui arrête ma  
place sur le dernier train de la dernière  
vague du dernier raz-de-marée

C'est moi rien que moi  
qui prends langue avec la dernière  
angoisse

C'est moi oh, rien que moi  
qui m'assure au chalumeau  
les premières gouttes de lait virginal !

Et maintenant un dernier zut :  
au soleil (il ne suffit pas à soûler  
ma tête très forte)

à la nuit farineuse avec les pondaisons  
d'or des lucioles incertaines  
à la chevelure qui tremble tout au  
haut de la falaise  
le vent y saute en inconstantes cavaleries  
salées  
je lis bien à mon poulx que l'exotisme  
n'est pas provende pour moi

Au sortir de l'Europe toute révulsée de cris  
les courants silencieux de la désespérance  
au sortir de l'Europe peureuse qui se  
reprend et fière se surestime  
je veux cet égoïsme beau  
et qui s'aventure  
et mon labour me remémore d'une implacable  
étrave.

Que de sang dans ma mémoire ! Dans ma mé-  
moire sont les lagunes. Elles sont couvertes de  
têtes de morts. Elles ne sont pas couvertes de nénu-  
phars.

Dans ma mémoire sont des lagunes. Sur leurs rives  
ne sont pas étendus des pagnes de femmes.

Ma mémoire est entourée de sang. Ma mémoire  
a sa ceinture de cadavres !  
et mitraille de barils de rhum génialement arro-  
sant

nos révoltes ignobles, pâmoisons d'yeux doux  
d'avoir lampé la liberté féroce

(les nègres-sont-tous-les-mêmes, je-vous-le-dis  
les vices-tous-les-vices, c'est-moi-qui-vous-le-dis  
l'odeur-du-nègre, ça-fait-pousser-la-canne  
rappelez-vous-le-vieux-dicton :  
battre-un-nègre, c'est le nourrir)

autour des rockings-chairs méditant la volupté  
des rigoises  
je tourne, inapaisée pouliche

Ou bien tout simplement comme on nous aime !  
Obscènes gaiement, très doudous de jazz sur leur  
excès d'ennui.

Je sais le tracking, le Lindy-hop et les claquettes.  
Pour les bonnes bouches la sourdine de nos  
plaintes enrobées de oua-oua. Attendez...

Tout est dans l'ordre. Mon bon ange broute  
du néon. J'avale des baguettes. Ma dignité  
se vautre dans les dégobissements...

Soleil, Ange Soleil, Ange frisé du Soleil  
pour un bond par delà la nage verdâtre et  
douce des eaux de l'abjection !

Mais je me suis adressé au mauvais sorcier.  
Sur cette terre exorcisée, larguée à la dérive de  
sa précieuse intention maléfique, cette voix qui  
crie, lentement enrouée, vainement, vainement  
enrouée,

et il n'y a que les fientes accumulées de nos men-  
songes — et qui ne répondent pas.

Quelle folie le merveilleux entrechat par moi rêvé  
au-dessus de la bassesse !

Parbleu les Blancs sont de grands guerriers  
hosannah pour le maître et pour le châtre-nègre !  
Victoire ! Victoire, vous dis-je : les vaincus sont  
contents !

Joyeuses puanteurs et chants de boue !

Par une inattendue et bienfaisante révolution intérieure, j'honore maintenant mes laideurs repoussantes.

A la Saint-Jean-Baptiste, dès que tombent les premières ombres sur le bourg du Gros-Morne, des centaines de maquignons se réunissent dans la rue « De PROFUNDIS »,

dont le nom a du moins la franchise d'avertir d'une ruée des bas-fonds de la Mort. Et c'est de la Mort véritablement, de ses mille mesquines formes locales (fringales inassouvies d'herbe de Para et rond asservissement des distilleries) que surgit vers la grand'vie déclose l'étonnante cavalerie des rosses impétueuses. Et quels galops ! quels hennissements ! quelles sincères urines ! quelles fientes mirobolantes ! « un beau cheval difficile au montoir ! » — « Une altière jument sensible à la mollette ! » — « Un intrépide poulain vaillamment jointé ! »

Et le malin compère dont le gilet se barre d'une fière chaîne de montre, refile au lieu de pleines mamelles, d'ardeurs juvéniles, de rotondités authentiques, ou les boursoufflures régulières de

guêpes complaisantes, ou les obscènes morsures du gingembre, ou la bienfaisante circulation d'un décalitre d'eau sucrée.

Je refuse de me donner mes boursoufflures comme d'authentiques gloires.

Et je ris de mes anciennes imaginations puériles.

Non, nous n'avons jamais été amazones du roi du Dahomey, ni princes de Ghana avec huit cents chameaux, ni docteurs à Tombouctou Askia le Grand étant roi, ni architectes de Djénné, ni Madhis, ni guerriers. Nous ne nous sentons pas sous l'aiselle la démangeaison de ceux qui tinrent jadis la lance. Et puisque j'ai juré de ne rien celer de notre histoire, (moi qui n'admire rien tant que le mouton broutant son ombre d'après-midi), je veux avouer que nous fûmes de tout temps d'assez piètres laveurs de vaisselle, des cireurs de chaussures sans envergure, mettons les choses au mieux, d'assez consciencieux sorciers et le seul indiscutable record que nous ayons battu est celui d'endurance à la chicotte..

Et ce pays cria pendant des siècles que nous sommes des bêtes brutes ; que les pulsations de

l'humanité s'arrêtent aux portes de la négrerie ; que nous sommes un fumier ambulante hideusement prometteur de cannes tendres et de coton soyeux et l'on nous marquait au fer rouge et nous dormions dans nos excréments et l'on nous vendait sur les places et l'aune de drap anglais et la viande salée d'Irlande coûtaient moins cher que nous, et ce pays était calme, tranquille, disant que l'esprit de Dieu était dans ses actes.

Nous vomissure de négrier  
 Nous vénère des Calebars  
 quoi ? Se boucher les oreilles ?  
 Nous, soulés à crever de roulis, de risées, de brume humée !  
 Pardon tourbillon partenaire !

J'entends de la cale monter les malédictions enchaînées, les hoquètements des mourants, le bruit d'un qu'on jette à la mer... les abois d'une femme en gésine... des raclements d'ongles cherchant des gorges... des ricanements de fouet... des farfouillis de vermine parmi des lassitudes...

Rien ne put nous insurger jamais vers quelque

noble aventure désespérée.  
 Ainsi soit-il. Ainsi soit-il.  
 Je ne suis d'aucune nationalité prévue par les chancelleries  
 Je défie le craniomètre. Homo sum etc.  
 Et qu'ils servent et trahissent et meurent  
 Ainsi soit-il. Ainsi soit-il. C'était écrit dans la forme de leur bassin.

Et moi, et moi,  
 moi qui chantais le poing dur  
 Il faut savoir jusqu'où je poussai la lâcheté.  
 Un soir dans un tramway en face de moi, un nègre.  
 C'était un nègre grand comme un pongo qui essayait de se faire tout petit sur un banc de tramway. Il essayait d'abandonner sur ce banc crasseux de tramway ses jambes gigantesques et ses mains tremblantes de boxeur affamé. Et tout l'avait laissé, le laissait. Son nez qui semblait une péninsule en dérade et sa négritude même qui se décolorait sous l'action d'une inlassable mégie. Et le mégissier était la Misère. Un gros oreillard subit dont les coups de griffes sur ce visage s'étaient cicatrisés en îlots scabieux. Ou plutôt, c'était un ouvrier infatigable, la Misère, travaillant

à quelque cartouche hideux. On voyait très bien comment le pouce industrieux et malveillant avait modelé le front en bosse, percé le nez de deux tunnels parallèles et inquiétants, allongé la mesure de la lippe, et par un chef-d'œuvre caricatural, raboté, poli, verni la plus minuscule mignonne petite oreille de la création.

C'était un nègre dégingandé sans rythme ni mesure.

Un nègre dont les yeux roulaient une lassitude sanguinolente.

Un nègre sans pudeur et ses orteils ricanaient de façon assez puante au fond de la tanière entrebâillée de ses souliers.

La misère, on ne pouvait pas dire, s'était donné un mal fou pour l'achever.

Elle avait creusé l'orbite, l'avait fardée d'un fard de poussière et de chassie mêlées.

Elle avait tendu l'espace vide entre l'accrochement solide des mâchoires et les pommettes d'une vieille joue décatie. Elle avait planté dessus les petits pieux luisants d'une barbe de plusieurs jours. Elle avait affolé le cœur, voûté le dos.

Et l'ensemble faisait parfaitement un nègre hideux, un nègre grognon, un nègre mélancolique,

un nègre affalé, ses mains réunies en prière sur un bâton noueux. Un nègre enseveli dans une vieille veste élimée. Un nègre comique et laid et des femmes derrière moi ricanaient en le regardant.

Il était COMIQUE ET LAID,

COMIQUE ET LAID pour sûr.

J'arborai un grand sourire complice...

Ma lâcheté retrouvée !

Je salue les trois siècles qui soutiennent mes droits civiques et mon sang minimisé.

Mon héroïsme, quelle farce !

Cette ville est à ma taille.

Et mon âme est couchée. Comme cette ville dans la crasse et dans la boue couchée.

Cette ville, ma face de boue.

Je réclame pour ma face la louange éclatante du crachat !...

Alors, nous étant tels, à nous l'élan viril, le genou vainqueur, les plaines à grosses mottes de l'avenir ?

Tiens, je préfère avouer que j'ai généreusement déliré, mon cœur dans ma cervelle ainsi qu'un genou ivre.

Mon étoile maintenant, le menfenil funèbre.

Et sur ce rêve ancien mes cruautés cannibales :

(Les balles dans la bouche salive épaisse  
notre cœur de quotidienne bassesse éclate  
les continents rompent la frêle attache des isthmes  
des terres sautent suivant la division fatale des  
fleuves  
et le morne qui depuis des siècles retient son cri  
au dedans de lui-même, c'est lui qui à son tour  
écartèle le silence  
et ce peuple vaillance rebondissante  
et nos membres vainement disjoints par les plus  
raffinés supplices  
et la vie plus impétueuse jaillissant de ce fumier  
— comme le corossolier imprévu parmi la dé-  
composition  
des fruits du jacquier !)

Sur ce rêve vieux en moi mes cruautés canni-  
bales

Je me cachais derrière une vanité stupide le destin  
m'appelait j'étais caché derrière et voici l'homme

par terre, sa très fragile défense dispersée,  
ses maximes sacrées foulées aux pieds, ses décla-  
mations pédantesques rendant du vent par chaque  
blessure.

voici l'homme par terre  
et son âme est comme nue  
et le destin triomphe qui contemple se muer  
en l'ancestral borbier cette âme qui le défait.

Je dis que cela est bien ainsi.  
Mon dos exploitera victorieusement la chaliasie  
des fibres.  
Je pavoiserai de reconnaissance mon obséquiosité  
naturelle  
Et rendra des points à mon enthousiasme le boni-  
ment galonné d'argent du postillon de la Havane,  
lyrique babouin entremetteur des splendeurs de la  
servitude.

Je dis que cela est bien ainsi.  
Je vis pour le plus plat de mon âme.  
Pour le plus terne de ma chair !

Tiède petit matin de chaleur et de peur ances-  
trales

je tremble maintenant du commun tremblement  
que notre sang docile chante dans le madrépore.

Et ces têtards en moi éclos de mon ascendance  
prodigieuse !

Ceux qui n'ont inventé ni la poudre ni la bous-  
sole

ceux qui n'ont jamais su dompter la vapeur ni  
l'électricité

ceux qui n'ont exploré ni les mers ni le ciel  
mais ils savent en ses moindres recoins le pays  
de souffrance

ceux qui n'ont connu de voyages que de déraci-  
nements

ceux qui se sont assoupis aux agenouillements

ceux qu'on domestiqua et christianisa

ceux qu'on inocula d'abâtardissement

tam-tams de mains vides

tam-tams inanes de plaies sonores

tam-tams burlesques de trahison tabide

Tiède petit matin de chaleurs et de peurs an-  
cestrales

par dessus bord mes richesses pérégrines

par dessus bord mes faussetés authentiques

Mais quel étrange orgueil tout soudain m'illu-  
mine ?

vienne le colibri

vienne l'épervier

vienne le bris de l'horizon

vienne le cynocéphale

vienne le lotus porteur du monde

vienne de dauphins une insurrection perlière

brisant la coquille de la mer

vienne un plongeon d'îles

vienne la disparition des jours de chair morte  
dans la chaux vive des rapaces

viennent les ovaires de l'eau où le futur agite ses  
petites têtes

viennent les loups qui pâturent dans les orifices  
sauvages du corps à l'heure où à l'auberge éclip-  
tique se rencontrent ma lune et ton soleil

il y a sous la réserve de ma lulette une bauge de  
sangliers

il y a tes yeux qui sont sous la pierre grise du jour  
un conglomérat frémissant de coccinelles

il y a dans le regard du désordre cette hirondelle

de menthe et de genêt qui fond pour toujours  
 renaître dans le raz-de-marée de ta lumière  
 (Calme et berce ô ma parole l'enfant qui ne sait  
 pas que la carte du printemps est toujours à re-  
 faire

les herbes balanceront pour le bétail vaisseau doux  
 de l'espoir

le long geste d'alcool de la houle

les étoiles du chaton de leur bague jamais vue  
 couperont les tuyaux de l'orgue de verre du soir  
 puis répandront sur l'extrémité riche de ma fa-  
 tigue

des zinnias

des coryanthes

et toi veuille astre de ton lumineux fondement  
 tirer lémurien du sperme insondable de l'homme  
 la forme non osée

que le ventre tremblant de la femme porte tel un  
 minerais !

ô lumière amicale

ô fraîche source de la lumière

ceux qui n'ont inventé ni la poudre ni la boussole  
 ceux qui n'ont jamais su dompter la vapeur ni  
 l'électricité

ceux qui n'ont exploré ni les mers ni le ciel  
 mais ceux sans qui la terre ne serait pas la terre  
 gibbosité d'autant plus bienfaisante que la terre  
 déserte

davantage la terre

silo où se préserve et mûrit ce que la terre a de  
 plus terre

ma négritude n'est pas une pierre, sa surdité ruée  
 contre la clameur du jour

ma négritude n'est pas une taie d'eau morte sur  
 l'œil mort de la terre

ma négritude n'est ni une tour ni une cathédrale

elle plonge dans la chair rouge du sol

elle plonge dans chair ardente du ciel

elle troue l'accablement opaque de sa droite pa-  
 tience.

Eia pour le Kaïlcédrat royal !

Eia pour ceux qui n'ont jamais rien inventé  
 pour ceux qui n'ont jamais rien exploré  
 pour ceux qui n'ont jamais rien dompté

mais ils s'abandonnent, saisis, à l'essence de toute  
 chose

ignorants des surfaces mais saisis par le mouve-  
ment de toute chose  
insoucieux de dompter, mais jouant le jeu du  
monde

véritablement les fils aînés du monde  
poreux à tous les souffles du monde  
aire fraternelle de tous les souffles du monde  
lit sans drain de toutes les eaux du monde  
étincelle du feu sacré du monde  
chair de la chair du monde palpitant du mouve-  
ment même du monde !

Tiède petit matin de vertus ancestrales

Sang ! Sang ! tout notre sang ému par le cœur  
mâle du soleil

ceux qui savent la féminité de la lune au corps  
d'huile

l'exaltation réconciliée de l'antilope et de l'étoile  
ceux dont la survie chemine en la germination de  
l'herbe !

Eia parfait cercle du monde et close concordance !

Ecoutez le monde blanc

horriblement las de son effort immense

ses articulations rebelles craquer sous les étoiles  
dures  
ses raideurs d'acier bleu transperçant la chair  
mystique  
écoute ses victoires proditoires trompeter ses dé-  
faites  
écoute aux alibis grandioses son piètre trébuche-  
ment

Pitié pour nos vainqueurs omniscients et naïfs !

Eia pour la douleur aux pis de larmes réincarnées  
pour ceux qui n'ont jamais rien exploré  
pour ceux qui n'ont jamais rien dompté

Eia pour la joie

Eia pour l'amour

Eia pour la douleur aux pis de larmes réincarnées.

et voici au bout de ce petit matin ma prière virile  
que je n'entende ni les rires ni les cris, les yeux  
fixés sur cette ville que je prophétise, belle,  
donnez-moi la foi sauvage du sorcier  
donnez à mes mains puissance de modeler  
donnez à mon âme la trempe de l'épée

je ne me dérobe point. Faites de ma tête une tête  
de proue  
et de moi-même, mon cœur, ne faites ni un père,  
ni un frère,  
ni un fils, mais le père, mais le frère, mais le fils,  
ni un mari, mais l'amant de cet unique peuple.

Faites-moi rebelle à toute vanité, mais docile à  
son génie  
comme le poing à l'allongée du bras !  
Faites-moi commissaire de son sang  
faites-moi dépositaire de son ressentiment  
faites de moi un homme de terminaison  
faites de moi un homme d'initiation  
faites de moi un homme de recueillement  
mais faites aussi de moi un homme d'ensemencement

faites de moi l'exécuteur de ces œuvres hautes  
voici le temps de se ceindre les reins comme un  
vaillant homme —

Mais les faisant, mon cœur, préservez-moi de toute  
haine

ne faites point de moi cet homme de haine pour  
qui je n'ai que haine  
car pour me cantonner en cette unique race  
vous savez pourtant mon amour tyrannique  
vous savez que ce n'est point par haine des autres  
races  
que je m'exige bêcheur de cette unique race  
que ce que je veux  
c'est pour la faim universelle  
pour la soif universelle

la sommer libre enfin  
de produire de son intimité close  
la succulence des fruits.

Et voyez l'arbre de nos mains !  
il tourne, pour tous, les blessures incises  
en son tronc  
pour tous le sol travaille  
et griserie vers les branches de précipitation parfumée !

Mais avant d'aborder aux futurs vergers donnez-  
moi de les mériter sur leur ceinture de mer

donnez-moi mon cœur en attendant le sol donnez-  
 moi sur l'océan stérile  
 mais où caresse la promesse de l'amure  
 donnez-moi sur cet océan divers  
 l'obstination de la fière pirogue  
 et sa vigueur marine.

La voici avancer par escalades et retombées sur  
 le flot pulvérisé  
 la voici danser la danse sacrée devant la grisaille  
 du bourg  
 la voici barir d'un lambi vertigineux  
 voici galoper le lambi jusqu'à l'indécision des  
 mornes

et voici par vingt fois d'un labour vigoureux la  
 pagaie  
 forcer l'eau  
 la pirogue se cabre sous l'assaut de la lame, dévie  
 un instant,  
 tente de fuir, mais la caresse rude de la pagaie la  
 vire,  
 alors elle fonce, un frémissement parcourt l'échi-  
 ne de la vague,  
 la mer bave et gronde

la pirogue comme un traîneau file sur le sable.

Au bout de ce petit matin, ma prière virile :

donnez-moi les muscles de cette pirogue sur la  
 mer démontée  
 et l'allégresse convaincante du lambi de la bonne  
 nouvelle !

Tenez je ne suis plus qu'un homme, aucune dégra-  
 dation, aucun crachat ne le conturbe,  
 je ne suis plus qu'un homme qui accepte n'ayant  
 plus de colère  
 (il n'a plus dans le cœur que de l'amour immense,  
 et qui brûle)

J'accepte... j'accepte... entièrement, sans réserve...  
 ma race qu'aucune ablution d'hysope et de lys  
 mêlés ne pourrait purifier  
 ma race rongée de macules  
 ma race raisin mûr pour pieds ivres  
 ma reine des crachats et des lèpres  
 ma reine des fouets et des scrofules  
 ma reine des squames et des chloasmes  
 (oh ces reines que j'aimais jadis aux jardins prin-

taniers et lointains avec derrière l'illumination de toutes les bougies de marronniers !).

J'accepte. J'accepte.

et le nègre fustigé qui dit : « Pardon mon maître »

et les vingt-neuf coups de fouet légal

et le cachot de quatre pieds de haut

et le carcan à branches

et le jarret coupé à mon audace marronne

et la fleur de lys qui flue du fer rouge sur le gras de mon épaule

et la niche de Monsieur VAULTIER MAYENCOURT, où j'aboyai six mois de caniche

et Monsieur BRAFIN

et Monsieur de FOURNIOL

et Monsieur de la MAHAUDIÈRE

et le pian

le molosse

le suicide

la promiscuité

le brodequin

le cep

le chevalet

le cippe

le frontal

Tenez, suis-je assez humble ? Ai-je assez de cals aux genoux ? De muscles aux reins ?

Ramper dans les boues. S'arc-bouter dans le gras de la boue. Porter.

Sol de boue. Horizon de boue. Ciel de boue.

Morts de boue, ô noms à réchauffer dans la paume d'un souffle fiévreux !

Siméon Piquine, qui ne s'était jamais connu ni père ni mère ; qu'aucune mairie n'avait jamais connu et qui toute une vie s'en était allé — cherchant son nom

Grandvorka — celui-là je sais seulement qu'il est mort, broyé par un soir de récolte, c'était paraît-il son travail de jeter du sable sous les roues de la locomotive en marche, pour lui permettre, aux mauvais endroits, d'avancer.

Michel qui m'écrivait signant d'un nom étrange. Michel Deveine adresse *Quartier Abandonné* et vous leurs frères vivants  
Exélie Vété Congolo Lemké Boussolongo quel guérisseur de ses lèvres épaisses

sucrait tout au fond de la plaie béante le tenace  
secret du venin ?

quel précautionneux sorcier déferait à vos che-  
villes la tiédeur visqueuse des mortels anneaux ?

Présences je ne ferai pas avec le monde ma paix  
sur votre dos.

Îles cicatrices des eaux  
Îles évidences de blessures  
Îles miettes  
Îles informes

Îles mauvais papier déchiré sur les eaux  
Îles tronçons côte à côte fichés sur l'épée flambée  
du Soleil  
Raison rétive tu ne m'empêcheras pas de lancer  
absurde sur les eaux au gré des courants de ma  
soif  
votre forme, îles difformes,  
votre fin, mon défi.

Îles annelées, unique carène belle

Et je te caresse de mes mains d'océan. Et je te  
vire  
de mes paroles alizées. Et je te lèche de mes lan-  
gues d'algues.  
Et je te cingle hors-flibuste

O mort ton palud pâteux !  
Naufrage ton enfer de débris ! j'accepte !

Au bout du petit matin, flaques perdues, parfums  
errants, ouragans échoués, coques, démâtées,  
vieilles plaies, os pourris, buées, volcans enchaî-  
nés, morts mal racinés, crier amer. J'accepte !

Et mon originale géographie aussi ; la carte du  
monde faite à mon usage, non pas teinte aux ar-  
bitraires couleurs des savants, mais à la géométrie  
de mon sang répandu, j'accepte

et la détermination de ma biologie, non prison-  
nière d'un angle facial, d'une forme de cheveux,  
d'un nez suffisamment aplati, d'un teint suffisam-  
ment mélanien, et la négritude, non plus un indice  
céphalique, ou un plasma, ou un soma, mais me-  
surée au compas de la souffrance

et le nègre chaque jour plus bas, plus lâche, plus stérile, moins profond, plus répandu au dehors, plus séparé de soi-même, plus rusé avec soi-même, moins immédiat avec soi-même,

j'accepte, j'accepte tout cela

et loin de la mer de palais qui déferle sous la syzygie suppurante des ampoules, merveilleusement couché le corps de mon pays dans le désespoir de mes bras, ses os ébranlés et, dans ses veines, le sang qui hésite comme la goutte de lait végétal à la pointe blessée du bulbe...

Et voici soudain que force et vie m'assaillent comme un taureau et l'onde de vie circonvient la papille du morne, et voilà toutes les veines et veinules qui s'affairent au sang neuf et l'énorme poumon des cyclones qui respire et le feu thésaurisé des volcans et le gigantesque pouls sismique qui bat maintenant la mesure d'un corps vivant en mon ferme embrasement.

Et nous sommes debout maintenant, mon pays et moi, les cheveux dans le vent, ma main petite

maintenant dans son poing énorme et la force n'est pas en nous, mais au-dessus de nous, dans une voix qui vrille la nuit et l'audience comme la pénétrance d'une guêpe apocalyptique. Et la voix prononce que l'Europe nous a pendant des siècles gavés de mensonges et gonflés de pestilences, car il n'est point vrai que l'œuvre de l'homme est finie

que nous n'avons rien à faire au monde  
que nous parasitons le monde  
qu'il suffit que nous nous mettions au pas du monde

mais l'œuvre de l'homme vient seulement de commencer

et il reste à l'homme à conquérir toute interdiction immobilisée aux coins de sa ferveur

et aucune race ne possède le monopole de la beauté, de l'intelligence, de la force

et il est place pour tous au rendez-vous de la conquête et nous savons maintenant que le soleil tourne autour de notre terre éclairant la parcelle qu'a fixée notre volonté seule et que toute étoile chute de ciel en terre à notre commandement sans limite.

Je tiens maintenant le sens de l'ordalie : mon pays est la « lance de nuit » de mes ancêtres Bambaras. Elle se ratatine et sa pointe fuit désespérément vers le manche si c'est de sang de poulet qu'on l'arrose et elle dit que c'est du sang d'homme qu'il faut à son tempérament, de la graisse, du foie, du cœur d'homme, non du sang de poulet.

Et je cherche pour mon pays non des cœurs de datte, mais des cœurs d'homme qui, c'est pour entrer aux villes d'argent par la grand'porte trapézoïdale, qu'ils battent le sang viril, et mes yeux balayent mes kilomètres carrés de terre paternelle et je dénombre les plaies avec une sorte d'allégresse et je les entasse l'une sur l'autre comme rares espèces, et mon compte s'allonge toujours d'imprévus monnayages de la bassesse.

Et voici ceux qui ne se consolent point de n'être pas faits à la ressemblance de Dieu mais du diable, ceux qui considèrent que l'on est nègre comme commis de seconde classe : en attendant mieux et avec possibilité de monter plus haut ; ceux qui battent la chamade devant soi-même, ceux qui vivent dans un cul de basse fosse de soi-

même ; ceux qui se drapent de pseudomorphose fière ; ceux qui disent à l'Europe : « Voyez, je sais comme vous faire des courbettes, comme vous présenter mes hommages, en somme, je ne suis pas différent de vous ; ne faites pas attention à ma peau noire : c'est le soleil qui m'a brûlé ».

Et il y a le maquereau nègre, l'askari nègre, et tous zèbres se secouent à leur manière pour faire tomber leurs zébrures en une rosée de lait frais. Et au milieu de tout cela je dis hurrah ! mon grand père meurt, je dis hurrah ! la vieille négritude progressivement se cadavérise.

Il n'y a pas à dire : c'était un bon nègre. Les Blancs disent que c'était un bon nègre, un vrai bon nègre, le bon nègre à son bon maître.

Je dis hurrah !

C'était un très bon nègre,

la misère lui avait blessé poitrine et dos et on avait fourré dans sa pauvre cervelle qu'une fatalité pesait sur lui qu'on ne prend pas au collet ; qu'il n'avait pas puissance sur son propre destin ; qu'un Seigneur méchant avait de toute éternité écrit des lois d'interdiction en sa nature pelvienne ; et d'être le bon nègre ; de croire honnêtement à

son indignité, sans curiosité perverse de vérifier jamais les hiéroglyphes fatidiques.

C'était un très bon nègre

et il ne lui venait pas à l'idée qu'il pourrait houer, fouir, couper tout, tout autre chose vraiment que la canne insipide

C'était un très bon nègre.

Et on lui jetait des pierres, des bouts de ferraille, des tessons de bouteille, mais ni ces pierres, ni cette ferraille, ni ces bouteilles...

O quiètes années de Dieu sur cette motte terraquée !

et le fouet disputa au bombillement des mouches la rosée sucrée de nos plaies.

Je dis hurrah ! La vieille négritude progressivement se cadavérise  
l'horizon se défait, recule et s'élargit  
et voici parmi des déchirements de nuages la fulgurance d'un signe

le négrier craque de toute part... Son ventre se convulse et résonne... L'affreux ténia de sa cargaison ronge les boyaux fétides de l'étrange nourrisson des mers !

Et ni l'allégresse des voiles gonflées comme une poche de doublons rebondie, ni les tours joués à la sottise dangereuse des frégates policières ne l'empêchent d'entendre la menace de ses grondements intestins

En vain pour s'en distraire le capitaine pend à sa grand'vergue le nègre le plus braillard ou le jette à la mer, ou le livre à l'appétit de ses molosses

La négraille aux senteurs d'oignon frit retrouve dans son sang répandu le goût amer de la liberté

Et elle est debout la négraille

la négraille assise  
inattendument debout  
debout dans la cale

debout dans les cabines  
 debout sur le pont  
 debout dans le vent  
 debout sous le soleil  
 debout dans le sang  
 debout  
 et

libre

debout et non point pauvre folle dans sa liberté et  
 son dénuement maritimes girant en la dérive par-  
 faite

et la voici :

plus inattendument debout  
 debout dans les cordages  
 debout à la barre  
 debout à la boussole  
 debout à la carte  
 debout sous les étoiles

debout  
 et

libre

et le navire lustral s'avancer impavide sur les eaux  
 écroulées.

Et maintenant pourrissent nos flocs d'ignominie !  
 par la mer cliquetante de midi  
 par le soleil bourgeonnant de minuit  
 écoute épervier qui tiens les clefs de l'orient  
 par le jour désarmé  
 par le jet de pierre de la pluie

écoute squalé qui veille sur l'occident

écoutez chien blanc du nord, serpent noir du midi  
 qui achevez le ceinturon du ciel  
 Il y a encore une mer à traverser  
 oh encore une mer à traverser  
 pour que j'invente mes poumons  
 pour que le prince se taise  
 pour que la reine me baise  
 encore un vieillard à assassiner  
 un fou à délivrer  
 pour que mon âme luise aboie luise  
 aboie aboie aboie  
 et que hulule la chouette mon bel ange curieux.  
 Le maître des rires ?  
 Le maître du silence formidable ?  
 Le maître de l'espoir et du désespoir ?  
 Le maître de la paresse ? Le maître des danses ?  
 C'est moi !

et pour ce, Seigneur  
 les hommes au cou frêle  
 reçois et perçois fatal calme triangulaire  
 Et à moi mes danses  
 mes danses de mauvais nègre  
 à moi mes danses  
 la danse brise-carcan  
 la danse saute-prison  
 la danse il-est-beau-et-bon-et-légitime-d'être-nègre  
 A moi mes danses et saute le soleil sur la raquette  
 de mes mains  
 mais non l'inégal soleil ne me suffit plus  
 enroule-toi, vent, autour de ma nouvelle croissance  
 pose-toi sur mes doigts mesurés  
 je te livre ma conscience et son rythme de chair  
 je te livre les feux où brasille ma faiblesse  
 je te livre le chain-gang  
 je te livre le marais  
 je te livre l'intourist du circuit triangulaire  
 dévore veut  
 je te livre mes paroles abruptes  
 dévore et enroule-toi  
 et t'enroulant embrasse-moi d'un plus vaste frisson  
 embrasse-moi jusqu'au nous furieux  
 embrasse, embrasse NOUS

mais nous ayant également mordus  
 jusqu'au sang de notre sang mordus !  
 embrasse, ma pureté ne se lie qu'à ta pureté  
 mais alors embrasse  
 comme un champ de justes filaos  
 le soir  
 nos multicolores puretés  
 et lie, lie-moi sans remords  
 lie-moi de tes vastes bras à l'argile lumineuse  
 lie ma noire vibration au nombril même du  
 monde  
 lie, lie-moi, fraternité âpre  
 puis, m'étranglant de ton lasso d'étoiles monte,  
 Colombe  
 monte  
 monte  
 monte  
 Je te suis, imprimée en mon ancestrale cornée  
 blanche.  
 monte lécheur de ciel  
 et le grand trou noir où je voulais me noyer l'autre  
 lune  
 c'est là que je veux pêcher maintenant la langue  
 maléfique de la nuit en son immobile verrition !



ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR  
L'IMPRIMERIE CONDÉENNE  
22-24-26, RUE DE VIRE  
CONDÉ-S-NOIREAU (CALV.)  
LE 15 DÉCEMBRE 1960

No d'édition : 29

1<sup>ER</sup> DÉPÔT LÉGAL :

2<sup>E</sup> TRIMESTRE 1956

AUX EDITIONS « PRESENCE AFRICAINE »

*EXTRAIT DU CATALOGUE*

*CAHIERS SPECIAUX*

Le Monde noir.

L'Art nègre.

Haïti, poètes noirs.

Le travail en Afrique noire.

Les étudiants noirs parlent.

Hommage à Jacques Richard Molard.

Trois écrivains noirs.

*COLLECTION « PRESENCE AFRICAINE »*

La Philosophie Bantoue, par le R.P.  
Tempels.

Nations Nègres et Culture, par Cheikh Anta  
Diop.

*COLLECTION « LE COLONIALISME »*

Discours sur le colonialisme, par Aimé Césaire.

*ŒUVRES LITTÉRAIRES*

A. R. Bolamba : Esanzo (poèmes).

Eza Boto : Ville Cruelle (roman).

Castro Soromenho : Camaxilo (roman).

B. Badie : Le Pagne Noir (contes africains).

R. Depestre : Minerai Noir (poèmes).

D. Diop : Coups de pilon (poèmes).

Les Bamiléké. — Une civilisation africaine,  
par R. Lecoq.